

No 61 Décembre 1994 Genève Bimestriel

25 FS 95 FF 600 FB 20 \$ can.

# Le TEMPS

S T R A T E

**Ethnopsychiatrie**  
Comment soigner  
l'âme d'un Africain  
déboussolé en  
Europe?

**Education**  
Pourquoi les enfants  
ont besoin de rites  
initiatiques

**Assurances**  
Est-il raisonnable  
de dépenser  
250 millions de  
dollars pour sauver  
une vie humaine?

**Science**  
Sanctions  
internationales  
c'est du sérieux!

**Science**  
Les fleuves secrets  
qui coulent au  
fond des mers...

**Chroniques**  
Nicolas Bouvier  
Rafel Carreras  
Claude Monnier



## RWANDA

Grand récit  Polémique

## Polémique

Dieu sait si, cette année 1994, le Rwanda a occupé nos esprits, mobilisé nos sensibilités, tarabulé nos consciences. Pourtant, au-delà des images du génocide, que savons-nous du Rwanda? Pas grand chose. Pays trop petit, trop lointain, trop étranger, il est réduit dans notre imaginaire à la taille de sa tragédie actuelle, comme s'il n'avait jamais été que cela. Il y a quelque chose de néo-colonialiste à ne voir d'un pays frappé par le malheur que ce seul malheur. Que dirions-nous, en Suisse, si le reste du monde, ignorant notre culture, nos sept cents ans d'histoire, notre vécu, résumait notre pays aux drogués du Letten? Nous avons essayé de restituer dans ce numéro un peu de l'extraordinaire richesse culturelle et historique du Rwanda. C'est un voyage qui coupe le souffle. Il est vrai que parmi les spécialistes occidentaux, de sévères polémiques. Mais tant mieux. Pour la majorité d'entre nous qui sommes des néophytes ès réalités rwandaises, rien se saurait être plus riche d'enseignements qu'une polémique à couteaux tirés. Puissent donc le voyage et la confrontation nous être favorables.

Page de couverture  
Reine du Rwanda,  
veuve du roi Mutara III.  
Toile de M. M. del Perugia,  
1988.

**Le TEMPS**  
STRATÉGIQUE

Revue bimestrielle

**Directeur**

Claude Monnier

**Secrétaire générale**  
Joëlle Martin-Achard

**Directeur marketing**  
Antoine Pasche

**Attachée de rédaction  
et iconographe**

Joya Cappelletti

**Conseillers extérieurs**  
Curt Gasteyger  
Alfred Zänker

**Direction artistique et réalisation**  
Box Graphic SA  
Francis Navarro

**Editeur**

Edipresse SA

**Photolithographie  
et impression**  
IRL SA

**Publicité**

Promoguide SA  
C.P. 242 1000 Lausanne 9  
Tél. 021 312 15 54

**Direction-rédaction**  
Rue de l'Arquebuse 10  
1204 Genève  
Tél. (022) 328 24 48  
Fax (022) 321 21 42

**Abonnements**

Avenue de la Gare 33  
CP 930 1001 Lausanne  
Tél. (021) 349 32 22  
Fax (021) 349 32 29

Tarifs pour la Suisse:  
1 an Fr. 125.-  
2 ans Fr. 235.-

Tarifs pour l'étranger:  
se renseigner au (021) 349 32 22  
 Paiement: Temps stratégique  
SBS Genève ou CCP 12-17-106-7

Les titres et sous-titres des articles  
ainsi que les encadrés non signés  
sont établis par la rédaction:  
la responsabilité n'en incombe pas  
aux auteurs.

# N°61 SOMMAIRE

## 1 Message à nos lecteurs

### Editorial

Politique

## 5 Eclats de vérité

Claude Monnier

## L'Afrique ébranle notre raison

### 6 Grand récit

Comment le Rwanda  
construisit l'une des  
civilisations les plus  
subtiles d'Afrique

Paul del Perugia

### 28 Contrepoint polémique

L'histoire des «Tutsi  
civilisateurs» est une  
vaste mystification...

Jean-Pierre Chrétien

### 38 Lorsque l'Europe rencontre l'Afrique

Deux marques  
sur le ventre et  
une douzaine  
de coquillages

Dialogue à la façon  
de Socrate pour  
comprendre  
l'ethnopsychiatrie

Tobie Nathan

### 52 Pourquoi les rites initiatiques sont une nécessité de la vie,

en Afrique comme  
en Occident  
Interview de Tobie Nathan  
Patrice Hervieu

### 58 Économie Est-il raisonnable de dépenser 250 millions de dollars pour sauver une seule vie humaine?

Stephen Breyer

### Défense

### 72 Petit éloge des sanctions internationales

Plus efficaces, dans  
le monde réel, que ce que  
les têtes d'œuf prétendent

James Murphy

### Science

### 80 Des fleuves immenses nés de tempêtes hivernales des hautes latitudes coulent au fond des océans pendant cent ans, pendant mille ans...

Pascale Delecluse

### Idées

### 93 Forum

L'Europe fait fausse  
route, foi de Singapourien

### 96 L'image

de Nicolas Bouvier

### 98 Molécules

Rafel Carreras

## Eclats de vérité

Nous publions dans ce numéro, sur le Rwanda, deux textes qui semblent se contredire totalement.

Que faire ? Gémir que les hommes jamais ne pourront s'entendre ? Ou rebondir, suivant la comptine du bon vieil Hegel : *thèse, antithèse, synthèse* ?

Que disent nos deux auteurs, au fond ?

Paul del Perugia accuse l'Occident d'avoir projeté sur le Rwanda «le Nombre Blanc», «la dictature du nombre», en d'autres termes : ses fantasmes démocratiques. Jean-Pierre Chrétien, lui, accuse Paul del Perugia d'avoir «inventé» un Rwanda inexistant, en projetant sur le pays des mille collines des fantasmes orientalistes et racistes.

Chrétien dit en somme : «Del Perugia ne sait pas d'où vient le Rwanda, mais moi je sais». Il cite alors, à l'appui de sa thèse, les forces matérielles neutres qui, c'est évident, ont forgé le cadre objectif du pays : la géographie, les ressources, les échanges régionaux, les hasards historiques. Ce faisant, il projette pourtant à son tour, sur le Rwanda, ses fantasmes «naturalistes», ou si l'on préfère, scientifiques et matérialistes.

On pourrait prendre parti, bien sûr, et dire : «Celui-ci a tort, celui-là raison.» On pourrait aussi s'arrêter et pleurer.

Dans les deux cas l'on aurait tort, je crois. Car l'apparente collision de Paul del Perugia et de Jean-Pierre Chrétien est une occasion superbe de réfléchir aux relations internationales et interculturelles post-Guerre froide...

Voyez le raisonnement.

Hier, l'Occident dominait le monde. Il avait donc toujours raison. Il pouvait interpréter les Rwandais comme ceci, les Javanais comme cela, il était «forcément» dans le vrai. Les «intéressés», eux, n'avaient qu'à s'aligner. Et s'il y avait des divergences d'interprétations, elles étaient exclusivement occidentalo-occidentales.

Aujourd'hui, en revanche, l'Occident s'est affaibli. Cent autres manières de voir le monde, hier condamnées à rester sous le boisseau, s'engouffrent dans le champ des possibles. Les unes sont mythologiques, les autres mystiques, ou poétiques, ou matérialistes, ou surréalistes, ou religieuses, ou vengeresses. Et force est de constater que ces interprétations du monde ont un pouvoir de convaincre les foules proportionnel au pouvoir,

politique, économique et militaire, de ceux qui s'en font les champions.

Au premier abord, cette constatation est terriblement défrisante. Nourris de pensée scientifique, nous croyons en effet dur comme fer à l'unicité du réel, et donc qu'il ne peut y avoir, sur lui, qu'une vérité vraie, qu'une interprétation juste.

A la réflexion, cependant, cette découverte est intrigante. Elle suggère en effet que la réalité ultime est, d'une certaine manière, inconnaissable, et que tout ce que nous pouvons faire c'est, par des ruses, des combines, des artefacts, la cerner peu à peu. Cela fait penser à l'antique question : peut-on connaître Dieu ? Non, puisque Dieu est, par essence, inconnaissable. Mais on peut tenter de le définir, de le décrire, bref, de le fantasmer. En pratique, on le décrira et on le définira donc de mille manières, qui toutes reflèteront, de façon approximative, une parcelle infime de la réalité divine. Les contradictions entre ces manières ne seront donc dues qu'à notre incapacité à saisir la totalité de Dieu.

J'en déduis ceci : que la longue domination du monde par l'Occident a imposé l'idée de l'interprétation unique du monde : que cette façon de voir est sommaire et appauvrissante ; qu'aujourd'hui, l'Occident s'affaiblissant, le monde se délie et s'enrichit ; qu'une même réalité peut être interprétée désormais de façons contradictoires, sans qu'il y ait au fond contradiction.

J'en déduis aussi que nos fantasmes, c'est-à-dire nos croyances hypothétiques sur la réalité, sont les seuls moyens dont nous disposons pour aborder l'inconnu, entrer en contact avec lui, et commencer, je dis bien commencer, à le connaître. Moyen imparfait parce que nous sommes imparfaits, moyen parcellaire parce que nous sommes parcellaires. Mais aussi moyen dangereux, parce qu'en raison même de notre faiblesse nous prenons nos fantasmes pour de la réalité 24 carats.

Pourtant, c'est le seul moyen dont nous disposons pour nous approcher de la réalité, à pas menus je veux bien, sans y parvenir jamais c'est évident, mais nous en approcher tout de même. Paul del Perugia et Jean-Pierre Chrétien, loin de rendre le Rwanda incompréhensible par la contradiction de leur propos, le rendent multiple, émouvant, et plus vrai je crois.

*J. Monnier*

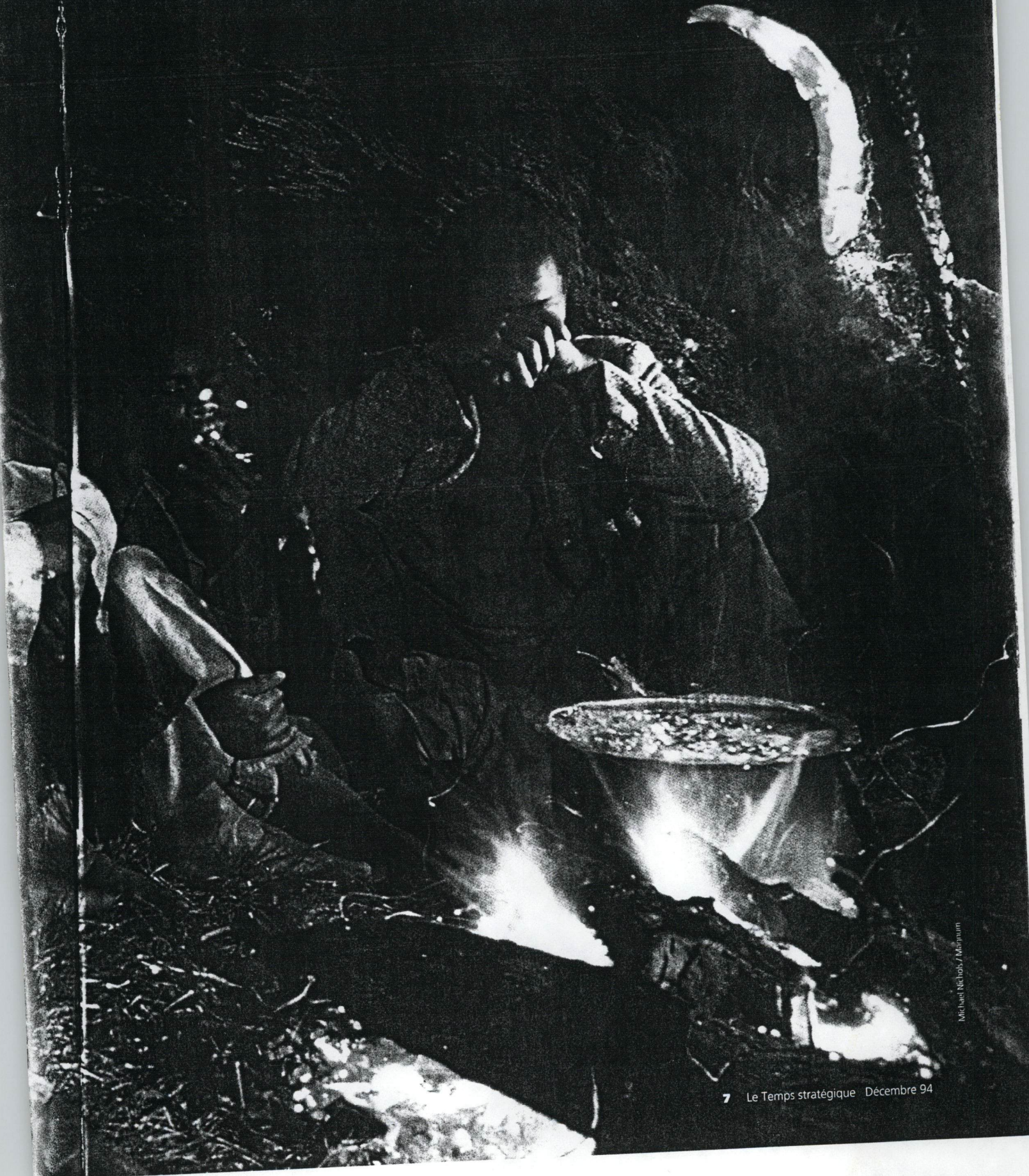
# COMMENT LE RWANDA CONSTRUISIT L'UNE DES CIVILISATIONS LES PLUS SUBTILES D'AFRIQUE

Et comment l'Homme Blanc, par souci de décolonisation radicale, l'assassina

Par **Paul del Perugia**

**Paul del Perugia**, docteur en droit international et en histoire de la Sorbonne, aujourd'hui retraité du Quai d'Orsay, qui résida plusieurs années en poste au Rwanda, vit actuellement en Bretagne où il se consacre à des travaux d'histoire et d'ethnographie. Le texte proposé ici a été adapté, avec sa permission, de son ouvrage *Les derniers Rois mages*, Paris, Phébus, 1978 (publié en poche par Payot, Paris, 1993). Paul del Perugia est l'auteur de plusieurs autres ouvrages dont, notamment, *Le Greco* (à paraître), *Louis XV* (Paris, Albatros, 1976, épuisé) et *Céline* (Paris, Nouvelles Editions Latines, 1987).

Au cœur de la forêt  
rwandaïse abritant  
les derniers grands  
gorilles. Veillée.



Michael Nichols / Magnum

**L**A MÉDITERRANÉE franchie, l'avion survole l'Égypte et l'extraordinaire bassin du Nil pour ne s'arrêter qu'à sa source. Le cap de l'avion se trouve fixé par le fleuve sacré des Pharaons. Ses eaux traversent 5600 km de solitudes poignantes, de marais pestilentiels, de savanes désolées par la mouche tsé-tsé, d'horizons tabulaires où la violence solaire fait éclater les pierres. L'ombre de l'avion dépasse en quelques heures ces horizons terrifiants, qui représentent pour les caravanes des étapes mortelles. Ce-

**Sur l'horizon, énorme,  
le château d'eau bleu sombre  
de la crête déchirée du  
Congo-Nil, puis un nid d'aigle:  
le Rwanda**

pendant, encaissé dans ce sol lunaire, le cordon fluvial fut l'axe d'odyssées incroyables que réussirent les explorateurs de l'ancienne Égypte, les marchands, et, finalement, les grandes races de pasteurs hamites qui parvinrent un jour, avec leurs troupeaux, sur les hauts plateaux de l'Ouganda et de là poussèrent jusqu'aux sommets rwandais.

Survolées les solitudes soudanaises, apparaissent les premières pénéplaines et déjà des paillotes. A chaque niveau du plateau, le Nil, maintenant squelettique, se régénère à la sortie des Grands Lacs du Centre-Afrique. Les premiers étincellent comme des plaques d'étain surchauffées au milieu des papyrus et des lotus. Mais plus les plateaux gagnent en altitude, et plus la fraîcheur fertilise les terres rouges ensemencées de mil, de sorgho et de manioc. Bientôt des masses lacustres miroitent dans un cadre de bananeraies survolées de flamants roses.

Enfin, au sud de l'Ouganda et à l'ouest du Kenya, surgit sur l'horizon l'énorme château d'eau bleu sombre au dessin contrasté; c'est la crête déchirée du Congo-Nil. Sur sa face nord jaillit le fleuve des Pharaons, sur sa face sud s'épanche, dans un lit de pépites d'or, l'énorme Congo-

à travers des gisements de métaux fabuleux, il descendra paresseusement pour se jeter dans l'Atlantique sud, de l'autre côté du monde.

Nous touchons au terme du voyage. Le Rwanda est là, à cheval sur ces deux fleuves gigantesques. Il recèle mystérieusement toutes les sources qui nourrissent l'énorme Afrique. A 2000 mètres il connaît, à la fois, la fraîcheur de la montagne et l'éblouissement du rayonnement tropical. D'avion, on découvre cette oasis inattendue, érigée au-dessus de pénéplaines lunaires, solidement défendue par l'exhaustion volcanique qui l'a dotée de contreforts et de glaciers alternés, verts et roses, forestiers et lacustres. A l'écart des routes de pénétration, la citadelle basaltique se flanque de sept volcans en activité, parfois étincelants de neige. Elle est fermée par la forêt primaire qui déferle sur la crête Congo-Nil, et protégée par une ligne limpide de lacs aussi grands que des mers.

Dans ce nid d'aigle, verrouillé sur toutes ses faces par la géographie, se succède un tel chaos d'ondulations que le Rwanda est traditionnellement connu sous le nom de «Pays des Mille Collines et des Sept Volcans». Sur près de 20 000 km<sup>2</sup>, ces croupes donnent au paysage l'impression d'une bousculade qu'apaise l'abondance des hautes herbes, véritables «pampas» nourricières de bovidés. Il y a quelques dizaines d'années encore, des troupeaux de 10 000 bêtes sacrées n'y étaient pas rares. Les grands Taureaux d'Égypte y trouvaient leur réplique, entourés d'honneurs quasi divins.

L'herbe est ici à l'origine de tout. Elle introduit au taureau qui lui-même introduit à une conception magique de la vie.

**L**ES HAMITES ne réussirent à implanter leur civilisation au cœur de l'Afrique qu'après d'immenses efforts et concessions. Comme les nôtres, elle mélange au

ciment de ses constructions le sang, la violence, l'inégalité sociale, l'égoïsme forcené qui dévore les possédants. Il ne peut être question ici d'exalter une civilisation détruite, mais d'admirer comment des hommes démunis de richesses économiques, ignorant tout de l'existence de l'Occident, parvinrent à se créer, à l'écart, un univers complet fondé sur le culte du taureau et à le dépasser. Au-delà de la pauvreté des terres, ils rassasièrent les besoins essentiels du cœur humain.

Ce qui frappe, c'est d'abord un insoluble problème de coexistence humaine. Dans l'étroit nid d'aigle, trois races campent, caractérisées au premier regard par des dissemblances étonnantes: le Pygmée-myrmidon mesure 1,50 m, le Bantou 1,67 m et le Hamite dépasse parfois 2 m de haut. Les différences de mentalité entre les groupes apparaissent plus irréductibles que les tailles. L'habitat, les mœurs, la spécialisation des productions s'inscrivent sur des cartes distinctes.

Quant à l'importance numérique, elle donne une écrasante majorité aux Bantous. En régime démocratique, eux seuls détiennent le moyen de triompher, puisque le nombre leur appartient de façon massive. Ces paysans représentent environ 83% de la population, les pasteurs hamites représentaient avant les massacres une minorité solidement organisée de 16%, tandis que les chasseurs pygmoïdes n'atteignent que 1%.

**L**E PYGMÉE — l'Homme à l'Arc — représente le Rwandais le plus ancien, le véritable autochtone. S'il y eut jamais quelque part de pre-

mier occupant et si l'on croit à ce critère, ses parchemins remontent au paléolithique.

Lorsque l'on traverse la Grande Forêt de la crête Congo-Nil, il arrive aujourd'hui d'en rencontrer, se hâtant lestement sur les bas-côtés de la route. Ce sont de petits hommes aux traits lourds et grossiers mais étonnamment expressifs. Leur musculature saillante, disproportionnée à leur squelette puéril, en fait des marcheurs infatigables, allant plusieurs semaines, luisant de sueur, et se nourrissant de rien. Ceux qui se terrent dans les ténèbres de la forêt y trouvent leur subsistance et parfois de l'or. Ils se nourrissent de la chasse, de la cueillette et du miel sauvage, et se vêtent, encore au-

jourd'hui, de pagnes de ficus tissés. Leurs villages se cachent à l'écart des chemins, dans des clairières, près des couverts épais. Impitoyablement traqués par les colonisateurs bantous et regardés par eux comme des intouchables, ils défendent farouchement les acquisitions de leur civilisation. Notre vérité sur le monde n'est pas la leur. Leur coefficient de scolarisation demeure nul. On en rencontre peu dans les universités.

Mais leur attitude craintive est une apparence trompeuse. A peine entrevus, ils s'enfoncent comme des ombres dans les taillis afin d'éviter tout contact avec un étranger. Mais lorsqu'ils sortent pour parcourir le monde, ils apparaissent doués d'une rare vertu d'insolence et d'une bra-



Carte tirée du «Grand atlas de l'histoire mondiale», Tmes Books / Universalia, 1985.



## La grande civilisation du Rwanda

Jour de paie  
pour les cueilleurs  
de thé du Rwanda.



Sebastião Salgado / Magnum

### Ce qui frappe, c'est d'abord le problème de coexistence entre Pygmées, Bantous et Hamites

voire qui, de toute antiquité, les rendit fameux.

Malgré leur petitesse et leur laid, ils entretenaient des rapports secrets et vécurent en mystérieuse symbiose avec les Pharaons et les grands seigneurs africains de toutes


les époques. Les sarcophages du Caire les montrent introduits à la Cour, où ils servaient de bouffons, invectivaient les ministres avec effronterie, déco-

chaient le propos méchant et le lazzi féroce. A ce jeu, ils gagnaient de parler d'égal à égal avec les Princes. Tels ils étaient au temps des Pharaons, tels ils demeurent aujourd'hui, ne se sentant liés envers quiconque par aucun sentiment de respect. A ce

don d'insolence — vertu aujourd'hui sans emploi — ils joignent un génie de mimes et de créateurs de rythme.

Rien n'est plus fascinant que de les voir mimer la vie d'un animal sauvage. Sous leurs arbres, munis d'arcs, de petites javelines et d'armes de faible jet, ils se tapissent des heures entières dans l'ombre des lianes pour observer magiquement les bêtes à chasser. Le soleil des tropiques, trouant les frondaisons très denses, répand une lumière d'aquarium dans leur sous-bois méphitique.

Leur œil s'y montre aussi neuf pour saisir le frémissement vital que celui des peintures rupestres dont ils demeurent contemporains exacts. Leur regard se laisse envahir par la nature du félin qui, peu à peu, vient



se tapir en eux. Lorsqu'ils sont dépossédés de leur personnalité, ils rendent exactement la manière précautionneuse et puissante de s'avancer, le jeu coulé des épaules, les arrêts attentifs, les attitudes réceptives et les terribles détentes de l'animal qui les habite.

Leur corps silencieux parvient à envoûter l'animal dont ils ont besoin pour se nourrir. De leur attitude rayonne une puissance si irrésistible que la bête attirée s'avance et se couche à leurs pieds. Les Pygmées de la Forêt rwandaise possèdent le secret d'exploiter le rayonnement invisible du visage humain qui, dans le Paradis terrestre, éblouissait les animaux.

Certains d'entre eux détournèrent cette fonction essentielle de mime pour en faire un délice esthétique. De multiples documents les montrent, à la cour des Pharaons, comme danseurs ou maîtres de ballet. La fortune voulut qu'au Rwanda ils rencontrent la race des Hamites, fantastiquement douée pour la danse. Leur génie créateur les amena à diriger les corps de danse recrutés parmi les pages de la noblesse pastorale. Hommes minuscules, ils firent danser sur leurs rêves les fils des géants hamites.

Pour leur bravoure, ils furent choisis comme gardes du corps et soldats palatins. Certains Pygmées, servant les desseins unitaires de la monarchie hamite, contractèrent des alliances matrimoniales avec des familles du plus haut lignage et jusqu'à celle du Roi. Peu avant la révolution de 1961, on les vit marcher contre les troupes européennes qui, pour les faire reculer, les bombardaient de grenades lacrymogènes. Lorsque le rideau de fumée s'écartait, ils apparaissaient debout, leurs petits arcs à la main, comme si une brume frivole venait de passer sur eux. Dévoués corps et âme au Roi hamite, ils lui obéissaient avec une déconcertante fidélité. Aucune considération

morale ne les embarrassait pour le défendre tant qu'il demeurerait au pouvoir. Mais s'il venait à tomber au cours du combat ou d'une conspiration, ils le couvraient d'insultes et passaient sur l'heure au service du vainqueur.

Les Pygmées qui demeurent aujourd'hui fidèles à la Forêt, où ils furent parqués par les Bantous, ne peuvent compter que sur leur audace pour y survivre. Ils possèdent seuls le privilège de manger la chair des éléphants. Dans les forêts impitoyables de la crête Congo-Nil, où il fait nuit en plein jour, où les miasmes de la pourriture végétale, les insectes fulgurants, les lianes inextricables entravent l'effort des hommes, les tonnes de viande fraîche d'une chasse réussie sont seules capables de stopper les famines des villages néolithiques. Après un long jeûne, l'organisme, nourri de plantes de sous-bois privées de chlorophylle, pâtit de carences mortelles.

Ces carences imposent un effarant ballet dans le dépècement de l'éléphant abattu et ouvert au ventre par de hautes tranchées dégouttantes de sang. Les petits hommes s'y engouffrent. Parce qu'ils manquent de fer, hommes, femmes et enfants se saoulaient immédiatement de sang, de sorte que leurs visages noirs ressortent du ventre masqués de vermillon. Ils retournent ensuite pour les diastases et certaines sécrétions, et s'attaquent à l'estomac et au ventre. Du rouge, les masques frénétiques virent au vert au contact du magma d'herbes prédigérées. La succession de ces couleurs ignobles n'intervient pas sans raison. La consommation des chairs âcres et fumantes obéit à un plan qui supprime par priorité les carences plongeant les Pygmées dans un état de fatigue incoercible.

A quelle époque les Pygmées furent-ils spoliés de leurs terres et refoulés dans la Forêt par les colonialistes bantous? Il est impossible à l'histoire de le préciser.

**L**E BANTOU, c'est l'Homme à la Houe, le paysan prosaïque, madré et souvent sans pitié, que l'on aperçoit sur les collines, sarclant flegmatiquement ses haricots ou ses patates douces. Il représente plus de 80% de la population. Des migrations, venues des plaines torrides environnantes, lancèrent les Bantous à l'assaut des terres fraîches. Leurs vagues déferlant sur le plateau salubre balayèrent les Pygmées. Ce fut le combat sans merci de la Houe contre l'Arc, l'invasion intarissable des paysans, haineux envers les chasseurs, impitoyables pour les danseurs. Ils assésèrent l'essaim des myrmidons à la dorsale Congo-Nil, et le bouclèrent finalement dans la nuit de la forêt-ghetto.

L'horizon du Bantou se borne à son champ labouré. D'instinct il méprise le Pygmée qui mange de la viande, alors que lui se nourrit de bananes et, comme l'Indien des Andes, de haricots. L'immense vague des envahisseurs, loin d'assurer l'unité politique du pays, le morcela donc à mesure que les hoes traçaient l'étroit domaine de chacun. Chaque champ devint une patrie.

Considérée de l'extérieur, l'existence de cette poussière de principes trahissait une inaptitude à l'organisation. Les potentats assez puissants pour coiffer quelques clans, souvent cinq ou six collines, se montrèrent incapables non seulement d'unifier la partie des hauts plateaux qu'ils avaient colonisée, mais même de s'élever à une conception politique unitaire: jamais ils n'eurent la nostalgie de la nation. Lorsque surgissaient des différends entre eux, les razzias, les incendies et les massacres paysans se succédaient sans fin.

Sans doute est-ce parce que le champ, à l'inverse de la prairie, n'est point moteur. Sur le premier, croît une végétation statiquement exploitée, enracinée dans les labours, délimitée par quatre bornes. La prai-

**Le Pygmée paléolithique,  
craintif et insolent,  
chorégraphe et magicien,  
rejeté dans la forêt**

rie, au contraire, nourrit un bétail qui, pour vivre, a besoin de marcher, de transhumer, d'aller respirer d'un point à l'autre de l'horizon.

La force décisive que représentait la démographie bantoue demeura ainsi politiquement stérile. Réduits à un fonds de pensée prosaïque, les Bantous du Rwanda vécut pendant des siècles dans une anarchie tempérée par le pacifisme des travaux de la terre. Ils n'avaient d'horloge que le mouvement des graines. Ils honoraient l'alliance de l'homme et du végétal, comme, pendant des millénaires, les peuples des abords de la Méditerranée. Ils imploraient, par leurs prières, la clémence d'esprits responsables des malheurs essentiels: la stérilité, la maladie et la mort.

**L**E HAMITE — l'Homme au Bâton pastoral — ne gravit que très tard, à la fin du XIIe siècle, la zone interlacustre. Bien qu'en petit nombre, les Hamites représentèrent aussitôt l'élément unificateur du plateau. L'apparition de ces pasteurs, suivie d'un déferlement de bovidés, provoqua une immense révolution. Cette troisième race apportait une tradition étrangère qui organisa, sur ses données politiques et sociales, la masse atone des Bantous. Par elle, la civilisation taurine fut confrontée à celle du haricot. De même que les Bantous méprisaient les Pygmées pour leur petite taille, ainsi les Hamites, dès leur apparition, en imposèrent-ils par leur gigantesque stature. La finesse de leurs traits, généralement immobiles et hautains, leurs yeux expressifs, leur prestance, leur peau aux reflets rouges, les rendaient irréductibles aux Bantous, ce qui provoqua chez ces derniers un complexe d'infériorité qui n'a jamais disparu.

Les Hamites ne sont ni négroïdes, ni européïdes. Leur origine demeure

mystérieuse. Lorsqu'on les appelle Ethiopiïdes, on leur assigne comme point de départ l'Abyssinie. Mais l'Ethiopie, elle-même mosaïque de vingt races, ne fut qu'une aire de triage pour les peuples émigrant du Proche-Orient vers l'Afrique continentale. Les hiéroglyphes nomment Kaoushou ceux qui fondèrent la XXVe dynastie pharaonienne et qui colonisèrent ensuite les plateaux d'Abyssinie, où les Grecs les connurent sous le nom de «visages brûlés» ou Aethiops, et les Arabes sous celui de «rougeâtres». De fait, la peau des Hamites conserve toujours ses reflets orange. Sur les pâturages abyssins, certains parlaient le gheez, langue vénérable aujourd'hui presque effacée, dont les tours seraient à comparer d'urgence avec les vieux poèmes du Rwanda.

Mais avant l'Ethiopie, d'où venaient les Hamites? Certains, pour trouver la solution de ce problème, ont formulé l'hypothèse que ces pasteurs, inconnus en Afrique, seraient descendus des hauts pâturages tibétains, poussant devant eux leurs troupeaux de vaches à longues cornes, et auraient gagné, en une transhumance s'étendant sur des siècles, d'abord la Perse et la Basse Egypte, puis les pâturages d'Abyssinie, indispensables au bétail. L'orientation de leur déplacement vers les prairies disparues du Sahara, le choix des pays où ils s'installèrent plus tard, du Fouta-Djallon au Zambèze, furent commandés par la subsistance de leurs troupeaux. Des hauteurs abyssines, leur diaspora se scinda pour former d'une part le riche rameau peul qui aboutit aujourd'hui au Sénégal et d'autre part celui qui se fixa dans la zone des Grands Lacs, avec des ramifications extrêmes sur l'Afrique du Sud.

Mais du haut plateau éthiopien au nid d'aigle rwandais, il y a en droite ligne 1500 km de pistes qui plongent dans le désert, les marigots et la fièvre. Personne ne saura jamais les circonstances dans lesquelles s'ac-

complît cette transhumance hallucinante dans les terres de malaria, de mirage, de soleils mortels. Aucun poète hamite n'a rapporté cette époque. Des milliers de ruminants marchèrent vers le sud, à la recherche de points d'eau, de savanes buissonneuses, pour arriver amaigris, épuisés, dans les basses régions où la tsé-tsé pullule. Parvenus dans cette cuvette mortelle, il leur fallut ensuite remonter vers les hauts plateaux de la zone interlacustre. Les Patriarches, servis par des éclaireurs, des bergers, des coureurs, balisaient la marche des hordes harassées par le sommeil et meuglant de soif, tandis que les femmes et les enfants suivaient dans la poussière. Les pertes en bétail furent être effrayantes. Ce fut un troupeau diminué et exténué qui apparut, un jour de la fin du XIIe siècle, aux abords des Grands Lacs.

Bêtes et gens se refirent dans la fraîcheur sur des herbages salutaires, avant de poursuivre leur exploration vers l'Ouganda actuel et le Rwanda. Cette région de pâturages ventilés parlait à leur instinct. Mais ici le péril ne venait plus d'une nature désertique ou pestilentielle. Ce n'était plus la terre, mais l'homme qu'ils devaient redouter. A mesure qu'ils progressaient sur les plateaux, ils côtoyaient des races étrangères à leur génie et surtout bien supérieures en nombre. Pour administrer les nouveaux pâturages, ils ne pouvaient employer la violence comme les Bantous l'avaient fait vis-à-vis des Pygmées. Minoritaires, comment allaient-ils manœuvrer pour assouvir pacifiquement leur faim d'indépendance et de gouvernement, puisqu'il n'était pas question pour des Patriarches libres de leurs mouvements de se soumettre à des paysans enfermés dans leur bornage ? Dans l'étroit nid d'aigle, deux types d'hommes irréductibles se trouvaient face à face, le Pasteur et l'Agriculteur.

Le mépris du pasteur pour le cultivateur, qu'on s'en souviendra,

aux premières lignes de la Bible: Dieu repousse les «cadeaux de légumes» du fruste Caïn, mais agréé avec joie le bétail de l'aristocratie Abel. L'opposition des deux mentalités remonte à l'origine des temps, du moins à celui dont les gravures rupestres décrivent la pulsion. En ce début du XIIe siècle, elle aurait dû normalement se traduire en massacres, analogues à ceux qui déshonoreront plus tard le XXe siècle. La sagesse des Hamites, alors, évita cette faute grossière.

Ils saisirent que leur force ne résidait pas dans le nombre des hommes mais dans l'organisation des troupeaux de gros bétail. Entre leurs mains, la Vache allait devenir l'instrument d'une machiavélique conquête.

**L**A VACHE, pivot du système politique hamite, n'a rien à voir avec celle qu'a décrite Buffon. Le bovidé hamite appartient à une famille originelle que nous ne retrouvons guère en France qu'à Lascaux. Notre vache civilisée se définit comme une usine à biftecks ou comme une productrice de quarts de beurre.

La bête qu'apportaient les immigrants était belle. De nos jours, elle demeure cousine des vaches sveltes, à longues cornes, des civilisations mésopotamiennes, mais elle a acquis depuis, enrichissant la pureté primitive de sa ligne, un très léger renflement cervico-thoracique qui l'apparente au zébu de l'Arabie et de l'Inde. C'est elle jadis qui trônait en déesse dans les palais de Babylone et dans ceux des Pharaons.

Dès son apparition, sa force et sa beauté provoquèrent, chez les Bantous, un élan de stupeur que leurs propriétaires exploitèrent immédiatement, se révélant extraordinairement metteurs en scène d'un culte nouveau. Ils comprirent qu'il fallait am-

### La Bantou, paysan madré, borné par l'horizon de son champ de haricots

plifier le sentiment d'étonnement que soulevait l'apparition d'un animal inconnu. Par là, ils enracinaient leur pouvoir dans le sacré. Des poètes, au même titre que des vachers, des intendants ou des vétérinaires, firent partie des armées bovines et organisèrent la propagande de l'animal inconnu dans de somptueux poèmes officiels. A chaque avènement, le Roi des immigrants intronisait dans son palais — comme jadis les monarques de Mésopotamie — un Taureau dynastique, qui renfermait dans ses flancs les principes de la fécondité et de la force.

Le Bantou voyait les Vaches hamites, élégantes, sveltes, parées de cornes immenses en forme de lyre, marcher en dansant, comme dans les frises des palais de l'Euphrate.

**Le Hamite, pasteur tard venu,  
d'origine inconnue,  
maître des vaches-lyres,  
passionné de pouvoir**

Lors des revues royales, elles attendaient, le front garni de perles, la robe lustrée de beurre frais, les cornes et les sabots poncés au sable fin. Puis la terre trem-

blait sous leur galop de parade. Aux yeux des Bantous et des Pygmées, réconciliés dans un culte parvenu à eux de si loin, elles incarnaient l'élégance jointe à la beauté et surtout à la force vitale.

L'habileté politique des immigrants fut d'organiser d'abord le prestige du Taureau. Ils instillèrent au paysan la passion de posséder l'animal inconnu. En quelques générations de vaches, ils s'assurèrent ainsi une emprise totale sur les Bantous. Les nouveaux venus minoritaires transformèrent les mœurs de la majorité non par l'appât de gains brutaux ou d'intérêts sordides. En parlant aux laboureurs d'abord de prestige et de beauté, ils les enchaînèrent au service de leurs propres animaux.

Si les vaches étaient belles, il faut rappeler que leurs propriétaires, eux aussi, étaient beaux. Il y eut un temps, dans l'histoire humaine, où les peuples aimaient à être gouver-

nés par des chefs doués de beauté. La perfection physique leur semblait un signe divin. Au pays des «Mille Collines», la majesté de l'Homme et de la Bête joua un rôle déterminant dans l'implantation de la civilisation.

Tout était dans l'ordre: les nouveaux venus toisaient les Bantous, comme ceux-ci avaient naguère toisé les Pygmées. Les Patriarches avançaient majestueusement, invisibles derrière la ligne de leurs pâturages, appuyés sur de hauts bâtons pastoraux. Venus du Nord, pays inimaginables aux Bantous, ils demeuraient silencieux, courtois, réservés. Mais leur visage n'était qu'un masque. A travers lui, ils observaient les hommes à la Houe et, derrière eux, les roitelets qui morcelaient le plateau édénique. Ils pensaient dédaigneusement que ces principicules gouvernaient le nid d'aigle comme des primitifs, et que le temps des Tambourins était fini.

**L**ES ROITELETS bantous, par leur pullulement, entretenaient l'anarchie dans l'étroit château fort. Un Tambourin ne se faisait entendre que de quelques cantons. Le relief des Montagnes de la Lune empêchait les potentats de communiquer entre eux et encourageait leur immobilité.

Les Hamites, dans leur entreprise de centralisation, évitèrent de détruire les royaumes bantous, qui subsistèrent, non par une résistance plus ou moins larvée, mais en temps qu'apanagistes agraires de la Royauté hamite. Le dernier roitelet bantou du Bukunzi ne mourut qu'en 1925, celui du Busoro en 1926.

Pour comprendre le rôle traditionnel des roitelets, il faut savoir que, selon les Bantous rwandais, au-dessus de nous se déploie un univers invisible animé par l'Esprit créateur, «Imana», de qui rayonnent en permanence tous les principes d'énergie. Lorsque le Soleil tombe, le soir, à l'équateur, toujours à la

même heure, il est mangé par une tribu d'hommes fabuleux peuplant l'occident. Après le dépècement de la chair solaire, l'os central est relancé au-dessus de la paroi d'azur. Au contact du sol de l'orient, il devient un «jeune Soleil» et recom-

gétaux? La politique des Bantous — et plus tard celle des Hamites — consistera à établir des «relations publiques» avec la centrale qui déverse sur nous la lumière, la chaleur, l'humidité, l'énergie, et leur fille éblouissante: la Vie.

logie. Il consiste à choisir des symboles matériels et, en agissant sur eux, à atteindre la réalité à laquelle ils se substituent totalement.

L'un des derniers roitelets, Ndagano, qui mourut en 1923, pratiquait encore des rites datant de plu-



mence victorieusement sa course qui vivifie, un jour encore, le genre humain.

Mais cette permanence est sans cesse menacée. C'est pourquoi, pendant que les travailleurs bantous s'absorbent dans la besogne des champs, pendant que les femmes broient le grain et enfantent, un homme, le roitelet, demeure en contact avec les forces qui soutiennent, au-dessus du néant, notre fragment d'univers. Si le soleil ne se levait plus demain? Si la chaleur venait incendier la terre? Si la force vitale ne passait plus dans le semence des hommes et des vé-

Dans chaque principauté, le roitelet représente le «pont» jeté entre l'humanité technicienne et le Dieu-qui-sauve, à chaque aurore, des Ténèbres, de l'incendie et surtout de l'atonie irréversible. La technique du roitelet-paysan n'est pas celle d'un chef d'Etat qui gouverne seulement la Cité, mais celle d'un Roi-Prêtre qui «envisage le ciel».

Pour correspondre avec la Transcendance sans être dupe, et formuler leurs revendications, les roitelets ont besoin d'un langage qui puisse être compris à la fois de leur Peuple et de Dieu. Ce langage, c'est l'ana-

sieurs millénaires. Il vivait sous l'équateur, à plus de 2000 m d'altitude, près du sommet empanaché de fumerolles du volcan Cyamutongo. De son palais se découvrait un immense paysage de collines, de plantations, de labours et de bananeraies. Mais sa résidence formait le plus souvent un «Château des Brouillards», car elle s'élevait en un point où s'amassaient les nuages de l'Afrique tropicale, soufflés par les courants de haute altitude surgis de l'océan Indien. Le Monarque y menait une vie recluse au raz de tempêtes formidables, des nuées et des

**Le machiavélisme hamite  
consista à inoculer aux paysans  
bantous le prestige des an-  
tiques civilisations du Taureau...**

tonnerres. Tout son effort intérieur tendait à fortifier son regard afin de le rendre assez puissant pour diriger les formations célestes qui se liaient et se déliaient au niveau de ses yeux.

Lorsque, par exemple, les bananeraies flambaient sous le soleil torride, que sorgho et manioc roussissaient sur les plaines, le Roi se pré-

sentait devant le ciel afin d'infléchir le Soleil devenu dangereux pour la race humaine. Le Roi mettait à bouillir, dans un vase, un mélange de miel fin et de bitume lourd. Il composait un introït, en chantant et dansant au bruit des grelots. Au moment où le miel devenu lourd atteignait son ébullition, il le lançait dans le ciel.

L'horizon ardaït sous de dures lumières. Les collines du «royaume» brillaient à la limite de l'incendie. Le Roi avançait alors, telle une statue écarlate, le corps galonné d'incisions sanglantes décrivant sur ses membres de mystérieux trajets. Les ouvertures qui lui sillonnaient le front donnaient à son visage une autorité irrécusable pour envisager le ciel, centre de l'univers. Les lignes qui couraient des épaules jusqu'à l'extrémité des mains indiqueraient aux pluies, bondissant des quatre points cardinaux, le chemin des labours, secs comme des céramiques. Finalement, le monarque incisait ses paupières afin que son regard, voilé du sang de son propre sacrifice, commande terriblement aux condensations invisibles dans un ciel chauffé à blanc.

La sécheresse, mère des famines, l'emporterait-elle ? C'était l'heure de vérité : un peuple de paysans ne peut se payer de mots. Le Roi était-il «bon», c'est-à-dire écouté de l'univers ?

La conviction du Prince était si totale que lorsque l'orage se formait, il cachait sa tête. Il ne pouvait le voir éclater. A travers ses mains san-

glantes, il entendait seulement la tornade équatoriale s'écraser comme une cataracte, sur le grand horizon. Sous les incisions sacrificielles, ses yeux demeuraient terribles : s'ils regardaient les nuages, ils pouvaient tuer instantanément la pluie et l'empêcher de tomber.

Le moment était émouvant : un homme venait d'essayer, avec ses moyens propres, de balancer les forces où nous sommes insérés. Au pied de la montagne, le peuple sauvé clamait sa joie envers le Prince. Les techniques humaines s'étaient vainement heurtées aux lois du monde. Le crédit spirituel du Roi les avait seul infléchies, selon un rite correspondant souvent trait pour trait à ceux par lesquels les hommes cherchaient à atteindre Dieu pendant la période de l'Alliance, de Noé à Abraham.

Le Roi bantou habitait une grande hutte, entourée de palissades continues, mais dont la porte restait largement ouverte pour justifier le proverbe populaire «L'oreille du Roi mange chacun sans discrimination», voulant dire que le Prince accueillait les doléances de tous, riches ou pauvres. Il n'adressait la parole à aucun de ses sujets, afin d'éviter toute souillure. Pour converser avec ses ministres, il se plaçait derrière un paravent qui le cachait entièrement. A plus forte raison se gardait-il des contacts qu'auraient pu provoquer les audiences, soit dans sa demeure, soit lorsqu'il se déplaçait sur les pistes des collines. Il ne mangeait que des mets, des farines, préparés par des mains irréprochables.

Le principule ne s'accrochait pas au pouvoir. Tant d'ascèses rituelles le contraignaient, tant d'interdits le liaient, qu'il sentait un jour la nécessité de remettre le fardeau à un être dont la jeunesse garantirait le capital national. Les fins de règne s'annonçaient avec mélancolie. Des messagers revenant des villages où résidaient les jeunes princes rappor-

taient des nouvelles qui donnaient à penser. Quelque chose bougeait dans le monde. Un jour arrivait où le vieux Roi ne pouvait plus recouvrir totalement de son pied l'empreinte de son fils. Un autre où le jeune prince s'était montré assez fort pour rompre l'arc paternel. Une vigueur montante ferait bientôt tressaillir les collines.

Personne n'aurait eu l'imprudence de faire régner seul un prince inexpérimenté, sorti de son village. En quittant le pouvoir, le père lui laissait le Tambourin, et, dans de nombreux petits royaumes, une reine mère demeurait associée au nouveau roi — une institution que les Hamites conservèrent et perfectionnèrent.

On peut sourire des principes de ce gouvernement, parce qu'il n'offre rien de commun avec nos constitutions, nos plans économiques, nos schémas sociaux, nos épures éta-

tiques, nos dogmes culturels. Ils n'en reposaient pas moins sur cette intuition profonde que la courbe heureuse de la destinée d'un homme ou d'une nation ne peut se construire que sur les impulsions animant objectivement l'univers.

Or voici que, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, les Hamites, géants silencieux, appuyés sur leurs crosses pastorales, commencèrent à se profiler au sommet des collines. Les Bantous durent d'abord chercher du regard ces hommes à peau rouge. Ils étaient peu nombreux et s'avançaient prudemment, cachés derrière la marée meuglante qu'ils poussaient dans les herbes hautes.

La marée animale montait sans cesse, encerclant les terres arables. Puisqu'on ne pouvait chasser les

**... et alors, de présenter  
la Vache, élégante, svelte,  
dansante, belle, comme le pivot  
de la civilisation rwandaise**

Michael Nichols / Magnum





troupeaux, il fallait s'en accommoder. Mois après mois, les vaches imposaient une nouvelle organisation des terres. Leurs maîtres silencieux et sobres ne réclamaient rien pour eux-mêmes. Après un ou deux cycles de vèlages, il devint impossible de faire reculer les ruminants qui déferlaient vers le bas des collines. La richesse de l'herbe, ignorée des paysans, déchaînait la fécondité du bétail. Par lui, les pasteurs embouteillèrent le plateau.

Bien loin de haïr ces bêtes à longues cornes, les paysans commencèrent à s'initier de loin à leur beauté. Elles leur proposaient des canons révolutionnaires. Pour qui admire un champ emblavé, il y a un monde à accéder à une émotion devant un grand troupeau. Ils auraient pu admirer les ruminants pour la source de biens qu'ils prodiguaient autour d'eux: le lait, la viande, les peaux. Mais le machiavélisme hamite consista à inoculer aux paysans bantous l'amour gratuit de la Vache qui les dépossédait. En leur faisant reconnaître un espace vital propre à la Vache, les immigrants s'imposèrent du même coup à cette société agraire.

Les Bantous ne comprirent pas le mécanisme par lequel leur civilisation allait basculer sans retour. Certes, ils demeurèrent fidèles à leurs houx, mais ils aspirèrent, comme à un honneur, à tenir en leurs mains le bâton pastoral, signe de l'aristocratie patriarcale. Les Hamites n'y posèrent qu'une seule condition: demeurer propriétaires des vaches. Ils défendront toujours ce monopole avec acharnement. Ainsi restèrent-ils régulateurs de toute transformation sociale et maintinrent-ils une distance intelligente entre le stade agraire et le stade pastoral. C'est d'eux que dépendit, par choix personnel, la promotion d'un état à un autre, ou, plus justement, le passage individuel d'une civilisation à une autre. Mais ils ne pouvaient imposer

cette politique portant sur des réalités économiques qu'en l'intégrant, comme partout ailleurs en Asie et en Afrique, dans un ensemble sacré.

Selon la théologie formulée par les nouveaux venus hamites, le Roi-fondateur, Gihanga, vint du ciel, il y a bien longtemps, en compagnie du Tonnerre. Avec lui, il apporta aux mortels le Feu, la Vache, des semences vivrières, le plan des huttes. Un feu sacré, conservateur et mémorial de celui de Gihanga, brillera donc perpétuellement, jour et nuit, à la Cour. Il ne s'éteindra qu'en 1933, lorsque le Roi hamite se convertira au catholicisme et voudra malencontreusement effacer toute trace de «paganisme» dans les institutions. Les Bantous acceptèrent sans objection l'origine divine de Gihanga; aucun d'eux n'aurait en effet donné à l'autorité d'autre source que Dieu.

Enfin, et surtout, dans cette nouvelle sagesse, le roi Gihanga instituera le Tambour, signe visible de la monarchie unificatrice. Des Tambours dynastiques monumentaux remplaceront définitivement les dérisoires tambourins bantous, ou plus exactement se superposeront à eux, les laissant subsister dans les cours des principicules, mais vidés de leur prestige politique. Ces changements d'emblèmes entraînèrent d'immenses conséquences politiques. Dans leur matière de bois, de peau et d'air, les hauts Tambours incarnèrent la monarchie elle-même et eurent droit aux honneurs rendus au Roi en personne. Il n'empêche que leur symbolisme, magnifié et ennobli, repose en partie sur l'ancien cérémoniaire bantou des rois du Tambourin. Le Grand Tambour de Règne, nommé Karinga — le plus illustre de tous — trônera dans un palais, protégé jour et nuit par une garde spéciale et entouré de vénération infinie.

Les Hamites, de même qu'ils avaient accepté le tambourin et le

magnifièrent en Tambour, oublièrent leurs dieux propres pour s'incliner devant Imana, qui propose moins une doctrine d'amour et de miséricorde qu'une religion propre à satisfaire l'une de nos ambitions essentielles: la réussite. L'Africain rend un culte instinctif et quasi perpétuel à la Vie, c'est-à-dire à cette force qui, sous mille formes concordantes, maintient le monde au-dessus du néant.

Dans le domaine de l'action politique, la Mort représente ce qui échoue, la Vie, au contraire, ce qui réussit, ce qui devient concrètement plus fort par l'argent, par un surcroît d'autorité et d'honneurs. La puissance de Dieu passe ostensiblement dans le riche, qui triomphe sans trop d'égards aux procédés. L'identification du souffle créateur et de la réussite sociale fondée, ici sans aucun masque, la morale du succès.

L'amour que les Hamites portaient au pouvoir était si dévorant que non seulement ils se convertirent à la philosophie des Bantous, mais ils adoptèrent leur langue, dont ils firent un très rare instrument de culture, capable d'exprimer les nuances les plus fines de la pensée, du sentiment et d'une politesse tout orientale. Pendant des siècles, des académies de poètes, d'aèdes, d'historiens, cultivèrent dans ce minuscule nid d'aigle l'art de bien dire, de s'exprimer avec force et élégance, tandis que des chorégraphes et des corps de ballets donnaient à la Cour un éclat sans égal sur le continent.

La monarchie était absolue, quoique possédant des freins constitutionnels puissants, mais soigneusement cachés, afin que les masses regardent le Souverain comme divinement investi de la toute-puissance. L'autorité du Roi ne lui venait nullement de sa valeur personnelle, mais de Dieu. Mais pour son prestige politique concret, en revanche, sa beauté physique comptait beaucoup. Régnant sur des Pygmées et des Ban-

tous, ce géant de près de 2 m, au visage hermétique et fin, en imposait rien qu'à apparaître. Il n'avait aucun intérêt à se cacher derrière des paravents de vannerie. Il aimait au contraire à être vu dans les 113 capitales qui marquaient des étapes dans la transhumance de son règne. Il passait au sein des horizons ouverts, tel un patriarche biblique.

**S**OUS LE REGNE de Mutara III (1931-1959) — c'est-à-dire après un demi-millénaire de monarchie — le troupeau rwandais révélait son contresens économique: il groupait un demi-million de vaches n'assurant que 12 litres de lait et 2 kilos de viande par an et par habitant. La moitié de l'activité nationale était consacrée au bétail, alors que l'alimentation du pays repose sur des protéines végétales.

Le troupeau amené par les immigrants, au XIIe siècle, ne représentait donc pas un enrichissement économique au sens où nous l'entendons. Mais, par un audacieux montage psychologique, les Hamites poussèrent les Bantous à jouir de l'usufruit d'animaux dont ils n'avaient nul besoin.

Les vaches étaient des animaux de luxe. Le prestige qui s'attachait à leur possession tenait avant tout à leur nombre. Plus un Hamite pouvait s'enorgueillir de têtes de bétail, plus il était considéré comme bénéficiant de la confiance du Roi. La capacité laitière, beurrière, ni le rapport carcasse-viande n'intéressaient jamais l'opinion. Il existait bien un second critère, mais d'esthétique pure et non de rendement. Les sujets les plus prisés devaient être remarquablement beaux par la forme de leur corps, l'élégance de leur cornage, la variété de leur robe, la distinction de leur marche. En réalité, le troupeau procurait un plaisir voisin de celui d'une écurie de course. Mais de rapport, point.



L'habileté des Hamites fut d'inculquer aux masses bantoues le désir d'acquiescer leurs bovidés, par espoir de promotion sociale. Posséder un seul bovidé, c'était se hisser de l'âge agraire à l'âge pastoral, accomplir un rite de passage dans le Temps, avancer socialement et politiquement, bref bénéficier du «Progrès». L'homme à la houe, s'il nourrissait une seule vache, entrait ipso facto dans une société fermée, il participait, à son rang, aux privilèges aristocratiques des patriarches et amorçait ainsi des rapports sociaux allant jusqu'aux grands pasteurs et au Roi lui-même.

Le Bantou demeura fidèle à ses labours, mais la terre cessa d'être son unique amour. L'ambition révolutionnaire qui lui était inoculée éveilla en lui un dynamisme social bien tenu en main par les «capitalistes» hamites. Il devint dévoré du désir d'acquiescer des vaches parce qu'elles étaient la source d'un prestige nouveau. Mais elles demeuraient soumises au monopole.

Nos billets de banque ne possèdent en eux-mêmes aucune valeur, mais ils affirment sérieusement l'équivalent d'une quantité d'or que nous ne verrons jamais. C'est sur

### Les Bantous étaient mûrs pour accepter ce culte de la Vache qui les unifiait en les flattant

**Mais le Roi-pasteur hamite,  
cela va sans dire, restait seul  
propriétaire de toutes  
les vaches du pays...**

cette illusion, sur cette croyance imposée, que repose le système monétaire de tous les pays modernes. La Vache rwandaise ne représente elle-même qu'une valeur fiduciaire, mais elle devint l'étalon servant à mesurer tous les échanges de base, les transactions sociales (dots de mariage,

prestations) et jusqu'à la puissance politique des chefs.

En développant ce système, les éleveurs instituèrent le célèbre «contrat de clientèle», dont la simplicité et la force témoignent d'une limpide connaissance du cœur humain. Le contrat clé s'amorçait par la démarche d'un Bantou désireux de détenir quelques bovidés. Il ne possédait évidemment nul moyen de les acheter. De son côté, le pasteur hamite n'éprouvait aucun désir de les aliéner, parce que son «stock» aurait diminué et que, vis-à-vis de ses pairs, son influence se serait affaiblie. Pour concilier ces deux points de vue inconciliables, une transaction intervenait en deux temps.

L'éleveur, après avoir évalué les qualités de sérieux et d'honnêteté du candidat, lui «prêtait» quelques bêtes, contre une redevance établie de gré à gré. Si le Hamite estimait que «son homme» prenait bien soin de ses bêtes, alors on concluait le contrat liant juridiquement pasteur et agriculteur par des obligations de patron à client. A tout moment, et sans explication, le pasteur pouvait reprendre son bien, ce qui obligeait le client à entretenir attentivement le bétail. Il l'administrait d'ailleurs très largement, comme s'il en était le propriétaire. En cas de décès, le contrat subsistait. Tout enfant mineur jouissait de l'extraordinaire titre juridique d'«orphelin» et sa mère de celui de «veuve»; leur patrimoine demeurerait intouchable jusqu'au moment où l'orphelin, en se mariant, rentrait dans le droit commun. Et lorsque,

par suite de vèlages, le paysan parvenait à constituer lui-même un troupeau personnel, il choisissait soit de le reverser dans le «stock» originel, soit de devenir lui-même un nouveau patron.

En attendant cet heureux jour, le client bénéficiait de deux avantages très enviés. D'abord, il détenait un petit troupeau, signe indiscutable de sa promotion, de sa réussite familiale, de son passage d'un temps à un autre, mais surtout il pouvait se réclamer de la protection d'un plus puissant que lui. Le patron lui devait aide et soutien. Tant par honneur que par intérêt, il ne manquait jamais d'être à côté de lui en cas de procès, de litiges ou de ces contestations juridiques si promptes à s'allumer en pays de palabres.

Le pasteur, de son côté, abandonnait l'usufruit de quelques bêtes afin d'étendre sa clientèle et de se créer, par le bétail, un réseau de relations humaines. Il n'y parvenait qu'en défendant loyalement ceux qui se liaient à lui. A la faveur de cette politique patriarcale, le pasteur devenait notable sur le plan local, et si une sage administration multipliait ses troupeaux, sa clientèle s'agrandissait d'autant et en faisait un personnage dans sa région.

C'est ainsi que clients bantous et patrons hamites, unis par le culte des troupeaux, s'intégraient dans un ordre monopoliste intelligemment ordonné et cherchaient à y progresser au rythme des générations de bêtes et d'hommes. Pourtant le principe fondamental demeurait: le Roi, possesseur des Vaches et des Hommes, restait juridiquement le seul propriétaire réel du sol, et l'unique pasteur de la nation. Le Souverain ne faisait que concéder une partie du troupeau «national» à de grands patriarches qui, eux-mêmes, en disposaient à titre révocable en faveur de chefs de moindre envergure, jusqu'à une dilution en petits lots de cinq à dix bêtes à cornes.

En d'autres termes, les Rwandais pouvaient conclure entre eux tous les «contrats de clientèle» qu'ils voulaient, l'objet de leur pacte, la vache, restait dans le domaine royal. Elle était complètement socialisée. L'homme n'en avait que l'usufruit. L'ensemble du «stock» bovin formait, entre les mains du Roi, une organisation monolithique, appelée «l'armée bovine», qui, avec «l'armée sociale», celle des hommes, représentait un des deux édifices que le Souverain équilibrait en soutenant alternativement l'une ou l'autre.

**L**E ROI ne passait guère de journée sans rencontrer des chefs de l'une ou l'autre armée. Tous les personnages qui gravitaient à la Cour, ceux qui se hâtaient jour et nuit sur les pistes, les plus pauvres gens des villages, faisaient corps avec ces organisations. Aucun Rwandais n'échappait à l'incorporation. Un collègue des mages gardait la doctrine, mais les deux pyramides hiérarchiques — celle des vaches et celle des hommes — animaient les décisions royales. Aucune civilisation ne reposa jamais sur des assises aussi précises et cyclopéennes.

Qu'on se représente la puissance de l'armée bovine: elle rassemblait toutes les vaches, tous les taureaux et toutes les génisses du royaume. En 1894, lors de l'arrivée des Allemands, les bovidés s'y trouvaient groupés en 126 armées, dépendant d'un propriétaire unique: le Roi. Chaque chef d'armée gérait ses troupes, composées d'une multitude de troupeaux, soit officiels, c'est-à-dire dont il assumait la responsabilité directe devant le Roi, soit privés, c'est-à-dire à lui confiés par les grands responsables de la pyramide-sœur: «l'armée sociale».

Chaque armée bovine portait un nom magnifique («Les Chantres Initiatiques», «Les Blanches Nuées», «Les Clameurs Suraiguës», «Les Pluies Torrentielles») et se divisait à

son tour en unités décroissantes pour se dissoudre finalement, dans les hautes, au niveau du peloton de dix ou cinq ruminants. A chaque niveau correspondait un état-major de chefs pastoraux, de spécialistes: conducteurs, poètes, vétérinaires, responsables devant leurs supérieurs immédiats. Tels étaient les contours de ce formidable instrument d'autorité. Il n'était point abstrait. Il faisait corps avec les paysages, avec l'âme des collines où, nuit et jour, bramaient les millions de bêtes amoncelées. L'Etat, saisissant les bovidés dès leur naissance, entraînait les hommes qui en dépendaient. Le Roi, en s'enquérant de la prospérité des vaches, connaissait immédiatement celle des hommes à leur service.

L'autre hiérarchie, parallèle, était celle de l'armée des hommes. Elle groupait le Roi et tous ses sujets mâles dans une pyramide de commandement appelée «Armée sociale». Son premier objectif visait à assurer la défense nationale, à exécuter les opérations de police et de razzia contre les royaumes vassaux, ou à entreprendre des conquêtes. A cette fonction militaire classique s'ajoutaient des attributions d'entraide et de secours civils, qui expliquent son nom.

Le Roi était le chef suprême de l'armée sociale. Il accédait libéralement à ses revendications et avalisait ses décisions internes, mais exigeait en contrepartie qu'elle lâchât tout chef encourageant sa disgrâce. Par cet accord tacite, toute velléité d'indépendance se trouvait tuée dans la racine.

L'armée sociale devint l'agent de transmission au Roi de toutes les revendications du petit peuple. Sa demande montait hiérarchiquement les échelons du commandement et chaque responsable veillait à ce que

### ... et gouvernait en équilibrant la concurrence des deux pyramides hiérarchiques du Royaume: l'Armée bovine et l'Armée sociale...

les plaintes fussent très rapidement transmises. A cela ils avaient deux excellentes raisons: la première était qu'un retard eût immédiatement livré le coupable à des supplices, la seconde que l'armée sociale avait l'intérêt le plus évident à faire connaître au Roi toutes les fautes commises par les chefs de l'armée bovine.

L'armée bovine était muette et riche, l'armée sociale parlante et pauvre. Les deux hiérarchies se surveillaient patiemment, comme le font les grands corps de l'Etat lorsqu'ils sont judicieusement placés en position concurrente. Dans chaque province, des gouverneurs, représentant le Roi, observaient en silence le comportement des deux institutions. Aussi comprend-on avec quelle anxiété les chefs, que l'on croisait dès le matin à la Cour, interrogeaient le sourire affable du roi et sondaient le silence dont il s'entourait. Etait-il informé de tel abus de pouvoir? De telle prévarication? Ne temporisait-il que pour frapper de façon éclatante? Tout demeurait recouvert par la majesté du Prince, qui pouvait tout savoir, sans paraître, par le simple jeu d'intérêts qui travaillaient à se supplanter.

**E**QUILIBRE formidable, construction inouïe, qui hélas, depuis un tiers de siècle, depuis les «indépendances», disparaît sous nos yeux d'horrible façon. Avec la décolonisation, au Rwanda, comme ailleurs, les chiffres parlèrent à la place des hommes. Les Tutsi — c'est-à-dire l'ensemble des populations hamites — étaient tout juste 15%; les Hutu, de sang bantou, près de 85%. Le suffrage universel, selon le modèle imposé par les Blancs — en l'occurrence l'ONU — ne pouvait pas ne pas remettre en cause l'antique équilibre, qui disparut dans deux «Saint-Barthélemy» distinctes, coïncidant, non par hasard, avec des fêtes catholiques: la

Toussaint-Rouge de 1959 et le Noël-Rouge de 1963: tueries à la lance, villages où des familles entières furent brûlées vives, shampoings à l'essence administrés à des femmes aux mains liées et dont la tête, mise à feu, éclatait au bout d'un quart d'heure, empallements... Ce furent les prolégomènes — alors dédaignés par la presse internationale — des terribles massacres de 1994.

Le détonateur des massacres de 1959 et 1963 avait été, entre autres, la volonté proclamée par l'ONU d'imposer au royaume des élections «démocratiques», ce qui revenait évidemment à commander l'anéantissement des institutions traditionnelles du pays, relativement préservées par la colonisation.

Il n'est guère agréable pour un chrétien d'avoir à rappeler qu'en ces circonstances confuses, la hiérarchie catholique (particulièrement puissante au Rwanda) contribua de façon décisive à encourager, ou à tout le moins à «couvrir», le génocide des Tutsi. Depuis des années, les masses hutu étaient littéralement fanatisées par des leaders formés à l'ombre des écoles catholiques, souvent même dans des séminaires dirigés par les évêques locaux. Au nom des grands principes révolutionnaires, plus ou moins heureusement accouplés aux préceptes évangéliques, ils n'hésitaient pas à recommander, d'abord à voix basse, et bientôt au grand jour, la mise à sac pure et simple des biens tutsi. L'Eglise, qui avait jusque-là amplement bénéficié des privilèges accordés par le Roi, sentant brusquement le vent tourner, s'était mise plus ou moins discrètement à soutenir ceux qui promettaient de s'emparer des rênes du pouvoir au lendemain des élections. Au sein des multiples organisations d'action catholique, abbés et séminaristes rwandais, vite acquis aux idées «progressistes», dénonçaient à présent, au nom du «ferment révolutionnaire» de l'Evangile, les abus de l'antique «contrat pasto-

ral» réglant la propriété. Rapidement, le ton de la revendication monta, et il devint clair que la mise en place de la nouvelle démocratie se solderait par un bain de sang.

En 1959 comme en 1963, les massacres furent déclenchés à l'occasion de la célébration de fêtes catholiques, où étaient rassemblées des foules énormes et fut prêché le «nouvel Evangile». En octobre 1960, c'est-à-dire onze mois après la Toussaint-Rouge, le corps épiscopal reconnaissait publiquement la responsabilité des assemblées religieuses «populaires» à l'heure de l'instigation au carnage.

Mais la position des archevêques et évêques était singulièrement faussée, dans la mesure où la formation des séminaristes et des abbés noirs qu'ils accusaient à présent de tous les maux avait bel et bien été organisée par eux, dans le but inavoué — et assez peu avouable, il faut le dire — de maintenir intact le pouvoir de l'Eglise locale à l'heure du changement de régime fixée par l'ONU.

Lorsqu'en 1933 le Roi hamite Mutara III, vigoureusement éduqué par l'Eglise, s'était converti au catholicisme, le pays avait pu être consacré solennellement au Christ-Roi sans que l'ordre ancestral des choses en fût au fond modifié. Le Vicaire apostolique de Kabgayi avait fait savoir au Roi que le pape lui concédait le privilège d'un oratoire privé. L'accord entre l'Eglise et l'Etat semblait ne se heurter à aucune difficulté sérieuse.

C'est donc la mise en œuvre maladroite du processus de «décolonisation», mené au mépris des traditions — c'est-à-dire, au bout du compte, au mépris des intérêts profonds — des peuples d'Afrique, qui allait détruire en quelques mois un équilibre patiemment acquis. Aux antiques régimes politiques africains, presque toujours fondés sur de subtils — mais durables — compromis entre ethnies rivales, on sub-

stituait brutalement la dictature de la masse.

La Toussaint-Rouge de 1959 fut le coup de hache porté à la base de l'édifice politique qui garantissait depuis des siècles l'équilibre national. Le Souverain lui-même ne survécut pas à cette première tourmente. Mais c'est le Noël-Rouge de 1963 qui liquida véritablement l'antique civilisation du Taureau.

Dans la nuit de la Nativité, les Tutsi qui avaient été contraints de fuir le pays en 1959, profitant de l'obscurité, mais tablant surtout sur la disponibilité des foules mobilisées pour la fête religieuse, tentèrent une marche sur la capitale. Le Gouvernement hutu attendait-il cette occasion ? Toujours est-il qu'il la mit à profit, ne se bornant pas à écraser les intrus qui avaient franchi la frontière les armes à la main, mais organisant systématiquement le massacre de tous les Tutsi demeurés au pays, sans oublier les Hutu de leur clientèle.

Bien sûr, la hiérarchie ecclésiastique ne manqua pas à cette occasion de blâmer la violence «d'où qu'elle vienne», mais ordonna en même temps d'obéir à l'autorité «légitime», c'est-à-dire au Gouvernement qui menait une répression sans proportion avec le péril encouru.

**N**OUS VIVONS maintenant sous la dictature du Nombre, que ce soit celui de l'urne, des loteries, des sondages, des futurologies. Réduit au quantitatif, le Nombre blanc présente des certitudes partielles obligeant indéfiniment à mentir pour nous persuader de vivre dans un univers désacralisé.

Le Nombre africain, lui, participe en revanche de la même conception que le Nombre pythagoricien, bien antérieure aux civilisations gréco-latines, et nourrissant mille harmonies

**Pour ces civilisations,  
les chiffres comptaient moins  
que les équilibres humains.  
L'équilibre rwandais était subtil  
et nourri de sacré**



Michael Nichols / Magnum

entre l'âme humaine et la Création. L'addition des taureaux et des vaches, la multiplication des veaux selon des cycles connus, engendraient des actions liées au Temps, secret et multiplié, matière première de la vraie Politique.

Le suffrage universel tient pour nulles ces réalités. Son fonctionnement rendait inévitable l'éviction des 15% par les 84%. Les Nombres noirs furent battus par les Nombres blancs.

Bien sûr, l'idéologie libérale a bonne conscience: les Tutsi figurent à bon compte le féodalisme, l'obscurantisme, la tyrannie conservatrice, tandis que les Hutu représentent, tout aussi commodément, le Peuple, la Liberté, le Progrès, les Droits de l'Homme. Au matin du Noël-Rouge, un homme politique hutu, formé dans les séminaires, disait tout naturellement: «Vous avez eu 93 et la

Terreur. Votre Révolution est garante de la nôtre.» Et il envoyait à la torture ceux qui ne pensaient pas correctement. Pour lui, «l'ouverture au monde» ne pouvait être que le fruit du «ferment révolutionnaire de l'Évangile».

On sait la tyrannie qu'exercent rapidement de telles formules.

Et pourtant, à la solidification du monde blanc, qui s'accomplit sous nos yeux, succédera sa dissolution. Les institutions nationales rwandaises ont été anéanties, mais les principes immuables dont elles s'inspiraient n'étaient point immobiles; un jour jailliront d'autres surgeons.

Les archéologues d'aujourd'hui découvrent des villes de brique au milieu des solitudes; leurs successeurs découvriront demain nos cités labyrinthiques. Ils verront qu'elles furent construites par des architectes qui les avaient calculées sans repères sur les astres. La géométrie sacrée conduit en effet à une politique sacrée qui,

après alternance des cycles de grandeur et de décadence, place progressivement, malgré nos résistances, les créations humaines en consonance avec celle d'Imana. Au plus lointain des âges, de l'Arctique à l'Equateur, dans le cœur du savant et de l'ignorant, du baptisé ou du circoncis, de l'homme qui danse ou qui gémit, une irrépressible espérance, au moins pour quelques secondes, a toujours trahi les siècles les plus enfermés dans la matière. En ces instants de lucidité supérieure, l'homme ne se reconnaît pas seulement comme le composé instable d'une intelligence et d'un corps, mais comme un lieu échappant aux limites de l'espace et du temps, où sa nature spirituelle implore d'être reconnue.

Le Feu de Gihanga et celui des beaux Taureaux politiques ont été vilainement éteints. Sur les hauteurs où l'herbe ondule toujours, rien ne les a remplacés ni ne les remplacera. Une lumière a disparu du centre de l'Afrique, et, ce jour-là, non seulement la négritude mais l'humanité entière en ont été humiliées.

Ce sont toujours les Romains qui racontent l'histoire des Carthaginois. Ce texte voudrait être écrit par un Carthaginois. □

**Mais en 1960, les Blancs ordonnèrent — au nom de 1789 et d'un évangile humanitaire — que seuls comptent les chiffres... La civilisation rwandaise en mourut, assassinée**

## A propos du mode ancien de gouvernement du Rwanda

### L'assemblée mystérieuse des Rois mages

«Une assemblée mystérieuse des rois mages tenait en échec le monarque «omnipotent» sur des points essentiels. Elle détenait secrètement les lois constitutionnelles et avait seule autorité pour les interpréter. Mais le silence fut si bien gardé au cours des siècles que ni le peuple, ni les observateurs les plus sagaces ne soupçonnèrent jamais son rôle politique.»

### Un code secret que le Roi lui-même ignorait

«Le «code ésotérique», recueilli en 1946 par l'abbé Kagamé, représente ce que nous appelions en France «les lois fondamentales du Royaume». Il se compose de 18 poèmes d'allure plus liturgique que juridique, comprenant parfois plus de 1000 vers. Seuls les mages en savaient le texte alors que le Roi n'en était pas instruit. Pour en connaître un petit passage, il devait recourir à la déclamation collective des mages. En droit, il était bien propriétaire du Code comme il possédait les troupeaux, les hommes et les terres, mais il ignorait absolument le contenu des textes qui le liait. Pour tourner cette constitution non-écrite, il aurait fallu savoir par cœur ces dizaines de milliers de vers qui, par précaution, reposaient par fragments dans la mémoire de plusieurs mages.

«Aux premiers temps de la monarchie unificatrice, les dépositaires du Code secret n'étaient que quatre. Peu à peu, leur nombre s'élargit jusqu'à neuf parce qu'on craignait très justement que les pestes ou autres fléaux ne frappent un nombre aussi restreint et n'éteignent d'un seul coup la science du gouvernement.»

### Neuf mages régnant secrètement

«Ce groupe de pression s'ordonnait selon une hiérarchie secrète. En tête du Collège venaient deux rois mages, prêtres titulaires de deux minuscules royaumes intérieurs. Ce privilège en faisait des souverains pontifes et leur valait de posséder des Tambours dynastiques. Les sept autres mages se partageaient la connaissance, soigneusement fragmentée, du Code. En règle générale, chacun héritait de la charge de son père, quoique le Roi conservât un pouvoir théorique de nomination et de destitution en cas d'indignité flagrante.

«Le premier collège, appelé «Collège du Grand Secret» ou «Collège du Verbe», comprenait trois membres. Il ne siégeait pas en permanence mais se réunissait secrètement à la fin des règnes. De lui dépendait la transmission légitime de l'autorité d'un Roi à un autre. Un second collège se composait de neuf mages. Bien que leurs fonctions avouées fussent volontairement disparates, et d'importance inégale, ils présentaient une puissante cohésion occulte qui leur permit de s'entourer pendant des siècles du silence le plus hermétique.»

### Le pays où le Code est poème

«Composé de 18 poèmes d'allure protocolaire, le Code formait un monument juridique divisé en quatre sections. Des neuf membres du Collège, quatre seulement connaissaient intégralement le texte, les autres n'en détenaient que des fragments. Pour «lire» la loi, il fallait assembler le puzzle. Séparément, la science des mages était incohérente et sans portée. Ce n'est que collégalement que le message pouvait s'assembler et constituer un tout organique.

«Le Code réunissait en trois sections des poèmes décrivant les prescrip-

tiens appelées magnifiquement «Voies». La quatrième section synthétisait l'ensemble du Code. L'esprit d'arguties juridiques, religieuses et politique si vivaces chez les mages s'y donnait libre cours sur des textes d'interprétation difficile.»

### Les cinq voies liturgiques

«Il existait cinq «Voies», cinq importants chemins liturgiques partant de la Terre pour aboutir au Ciel. Ces cinq attitudes de l'homme devant le temps s'appelaient la Voie du Trône, la Voie de la Vache, de l'Agriculture, de l'Etranger et, finalement, la Voie Indépendante, non rattachée à un thème commun.

«La Voie du Trône mobilisait les masses pour l'intronisation du souverain. Elle prévoyait ensuite une «Voie de la Compétition» lorsque l'examen du cadavre royal laissait présager la possibilité d'une crise intérieure et d'une guerre civile. Une «Voie du Feu» traitait de la conservation du feu prométhéen qui brûlait jour et nuit devant le palais.

«La Voie de la Vache prescrivait, entre beaucoup d'autres, les cérémonies relatives aux taureaux dynastiques, à la peste bovine qui ravageait souvent le pays, aux «Abreuvoirs», c'est-à-dire aux rites funèbres réservés aux rois patriarches. Elle concernait principalement le peuple hamite.

«La Voie de l'Agriculture, c'est-à-dire les cérémonies agraires, intéressait le peuple bantou. Elle traitait notamment de la sécheresse, des inondations, des prémices des récoltes.

### Le Roi, suprême et obéissant

«La Voie de l'Etranger organisait des liturgies solennelles en cinq éventualités concernant la diplomatie: la Voie offensive, la Voie de l'Invasion, la Voie du Trophée, la Voie de la Décoration et la Voie de la Cachette, lors du décès d'un prince étranger. ▶



«Enfin une Voie Indépendante groupait les cérémonies du deuil et des obsèques, et deux liturgies consacrées spécialement à l'économie pygmée: la Voie des Abeilles et la Voie de la Chasse.

«Tous ces «chemins cérémoniaux» partaient donc bien d'un fait politique ou économique touchant l'intérêt de l'un ou l'autre peuple. Un déploiement de fêtes complexes et toujours collectives amenait à comprendre d'abord l'actualité, puis à dépasser immédiatement le plan matériel où il était observable pour l'infléchir en un sens favorable au genre humain.

«Dans ces solennités, le Roi apparaissait comme le Maître du Jeu suprême. En les animant docilement, il obéissait à des prescriptions qu'il connaissait mal. Seul, le Collège sacré des mages, à l'écart du peuple, savait. Le Monarque n'était, en ces circonstances, qu'un acteur pénétré de son rôle. La multitude n'apercevait pas les mages qui veillaient dans son ombre à l'accomplissement d'un texte dont eux seuls détenaient le sens.»

Paul del Perugia,  
Les derniers Rois mages.

### De quelques noms cités

#### Fouta-Djalon

Massif montagneux de Guinée, le Fouta-Djalon couvre environ 80 000 km<sup>2</sup>. Cette région d'élevage peuplée par les Peuls, qui pratiquent également une culture mixte (intensive dans les jardins potagers, extensive sur brûlis en dehors du village), est située à une altitude moyenne de 1000 m. Ces hauts plateaux isolent le pays côtier de la basse Guinée et constituent un château d'eau d'où sortent les fleuves Gambie (au nord), Sénégal (à l'est), Koliba (à l'ouest) et Konkouré (au sud).

#### Peuls

Peuple de pasteurs semi-nomades d'Afrique occidentale, ceux qui s'appellent eux-mêmes Fulbe, que les Anglo-Saxons nomment Foulanis et que les Français appellent Peuls, sont présents dans tous les Etats d'Afrique de l'Ouest. Ils sont plus nombreux au Mali, en Guinée, au nord du Cameroun, au Niger et dans le nord du Nigeria. Les Peuls sont des éleveurs de bovins, qui, parce que le bétail ne peut pas vivre dans les régions forestières (à cause des risques de maladies) mais a besoin d'un abreuvement régulier et abondant, sont cantonnés entre les régions désertiques du nord et celles trop boisées du sud. Les Peuls sont probablement originaires du Sahara préhistorique; en tout cas, les peintures rupestres évoquent étonnamment les Peuls d'aujourd'hui. Peuple musulman depuis le XVe siècle, les Peuls se sont sédentarisés progressivement, vivant en symbiose avec les autres peuples dont ils ont adopté en partie les coutumes.

#### Alliance

Nom donné, dans la Bible, à des contrats, des promesses ou des accords, passés en forme rituelle et so-

lennelle entre Dieu et certains individus, et sanctionnées par un serment. Des alliances de suzerain à vassal ont été octroyées par Dieu à certains personnages de l'Ancien Testament: Adam et Eve, Noé, Abraham et David. Dans son alliance avec Noé, Dieu lui promet, à lui et à sa descendance, de ne plus jamais détruire la terre par l'eau; l'arc-en-ciel fait figure de sceau apposé sur le contrat. Une des clauses de cet accord reconnaît aux hommes le privilège de manger la chair des animaux qu'ils auront tués selon les règles et vidés de leur sang; ils devront toutefois se garder de répandre sans motif le sang des êtres animés et de tuer leurs semblables, qui sont l'image de Dieu. L'alliance conclue avec Abraham, décrite dans le chapitre XVII de la Genèse, est inconditionnelle. Abraham a reçu la bénédiction divine assortie d'une double promesse: il deviendrait le père de nombreuses nations et sa descendance posséderait pour toujours la terre de Canaan. Le sceau de cet accord, le signe de l'alliance, était l'obligation de faire circonscrire tous les mâles à l'âge de 8 jours, les incirconsrits étant rejetés de la communauté comme violeurs d'un contrat.

### Pour en savoir plus

«Le Rwanda et le Burundi à la veille de leur 30e anniversaire d'indépendance», par Hubert Rossel. In: *Genève-Afrique*, vol. 30, no. 2, 1992.

L'Afrique des Grands Lacs, dir. par André Guichaoua. Paris, *Revue Tiers Monde*, no 106.

«La crise politique rwandaise», par Jean-Pierre Chrétien. In: *Genève-Afrique*, vol. 30, no 2, 1992.

# L'HISTOIRE DES «TUTSI CIVILISATEURS» EST UNE VASTE MYSTIFICATION...

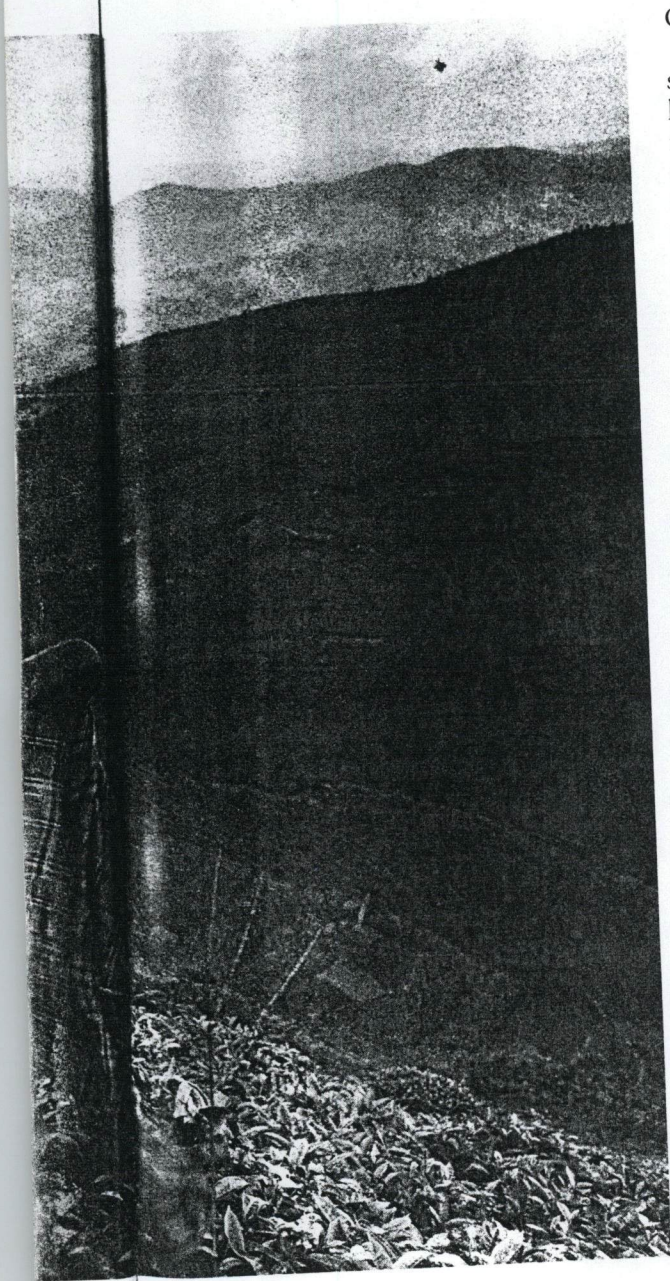
Par Jean-Pierre Chrétien

Jean-Pierre Chrétien, agrégé d'histoire, ancien professeur à l'École normale supérieure du Burundi, codirecteur du Centre de recherches africaines du CNRS (Centre national [français] de la recherche scientifique), à Paris, est l'auteur de *Burundi. L'histoire retrouvée* (Paris, Karthala, 1993), et a dirigé l'ouvrage collectif *L'invention religieuse en Afrique* (Paris, Karthala, 1993).

Sebastien Salgado / Magnum

**D**epuis l'été 1994, le Rwanda est synonyme d'horreur. Jadis, pourtant, le «pays des mille collines» était toujours présenté comme un modèle, une sorte de «Suisse de l'Afrique»...

En fait, tout a commencé avec la quête des sources du Nil, à la fin



du XIXe siècle. Les colonisateurs allemands (de 1890 à 1916), puis belges (de 1916 à 1962), en admiration devant l'organisation du royaume du Rwanda, en vinrent à penser que les aristocrates tutsi avaient vocation à conduire le pays dans la voie du Progrès et de l'Évangile. Les pères blancs, installés dans le pays depuis 1900, ne s'exclamaient-ils pas à propos des Tutsi: «De nouveaux Clovis! De nouveaux Constantin!»

En 1959, lorsque la «Révolution sociale» fonda une République hutu, aux accents populistes cette fois, les Occidentaux s'extasièrent aussitôt devant le courage de ce «menu peuple» chrétien et proclama le Rwanda modèle de développement rural et oasis de moralité. Ce nouveau paradis des ONG (organisations non gouvernementales) et enfant chéri de la démocratie chrétienne belge finit même par attirer des sympathies françaises, actives, ô combien, jusqu'à l'Elysée.

Même lorsque, quatorze ans plus tard, en 1973, une dictature née d'un coup d'Etat militaire et fondée sur un banal régime à parti unique commença à enfoncer le pays dans un marécage de discriminations, de coups fourrés et de corruption, le «miroir» de l'assistance technique occidentale resta intact. Il ne se brisa qu'en octobre 1990, date à laquelle le monde découvrit sur ses écrans de télévision des milliers de personnes, tutsi mais aussi hutu, rassemblées dans le stade de Kigali pour un tri politico-ethnique dont la logique aboutira, en avril-juin 1994, au plus grand génocide de la fin du XXe siècle.

Face à cette tragédie, l'exigence intellectuelle est de restituer au Rwanda son histoire, par-delà l'écran des mythes européens. Ce pays d'Afrique orientale doit être «désenchanté», comme eût dit Max Weber.

**P**AUL DEL PERUGIA (auteur, dans ce numéro, de «Comment le Rwanda construisit l'une des civilisations les plus subtiles d'Afrique») nous emporte d'emblée vers une deuxième Égypte, «oasis», «citadelle», d'où sort «le fleuve des Pharaons». Combien de safaris intellectuels la région des Grands Lacs aura-t-elle inspirés ainsi? L'exotisme réside ici dans une opposition grandiose, qui évoque irrésistiblement l'œuvre de Gobineau, entre des races sauvages, forestières ou rustiques, et une civilisation merveilleuse venue d'Orient.

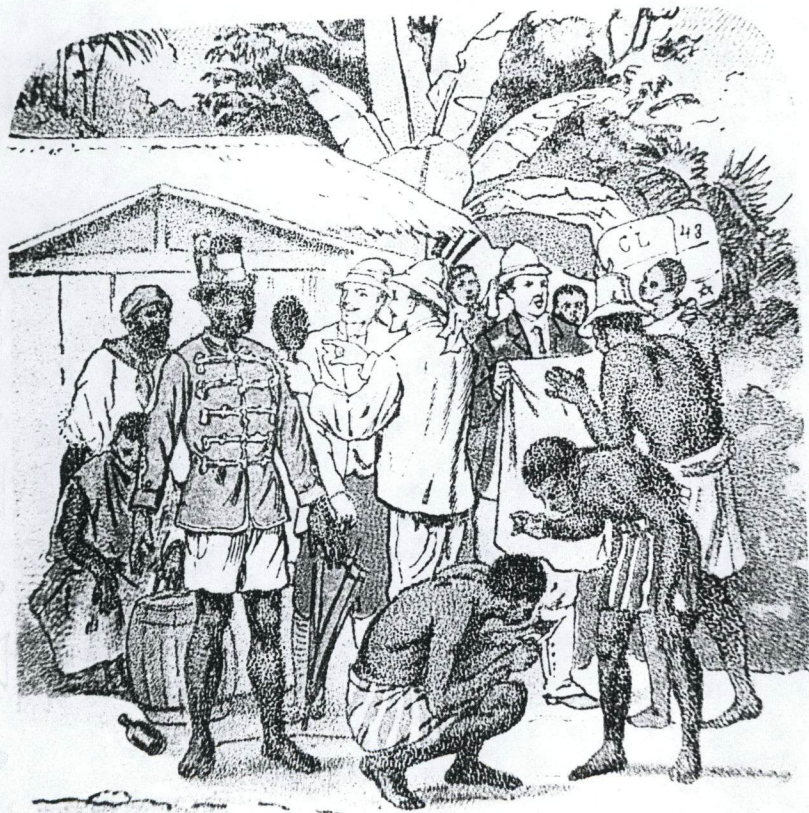
L'imagerie est en place dès les premières pages : le Pygmée de 1,50m, le Bantou de 1,67m et le Hamite de plus de 2m. Le premier, «contemporain des peintures rupestres», vit de la chasse et de la cueillette, survit comme un animal dans des «forêts où il fait nuit en plein jour» et se goberge de sang dans le ventre des éléphants abattus. *Oubliés les potières twa et les forgerons batwa!*

Le Bantou ensuite, c'est-à-dire le Hutu, «l'Homme à la Houe», «madré et flegmatique», qui «sarcle ses haricots» et «borne son horizon à son champ labouré». *Oublié un des systèmes agraires les plus complexes d'Afrique, oubliés les assolements et les associations végétales, oubliés la métallurgie du fer pratiquée depuis plus de vingt cinq siècles et les réseaux d'échanges ouverts à travers l'Afrique orientale, centrale et australe par des bateliers et des colporteurs de langues bantou!*

En contraste se dresse le Hamite «au bâton pastoral», le Tutsi gigantesque et hautain, «aux yeux expressifs» et «aux reflets orange», venu des pâturages abyssins, voire tibétains, après une «transhumance hallucinante». Le «bovidé hamite», comme «celui de Lascaux» et celui des «frises des palais de l'Euphrate», n'avait d'égal en beauté que ses maîtres, sub-

«La vie en Afrique»,  
diapositive destinée  
aux enfants, vers 1930.

juguant ainsi de stupeur les rustaubs bantous. Le «pullulement» des «roitelets bantous» et de leurs tambourins céda naturellement devant le «machiavélisme hamite» et devant les «crosses pastorales» de ces «êtres invisibles», mais qui «aimaient être vus dans 113 capitales»... *Oubliée la simplicité végétale d'une civilisation dite «cyclopéenne»!*



### Les Européens ont «rêvé» un Rwanda conforme à leurs fantasmes

Cette culture tout «orientale», dit enfin l'auteur, aurait disparu enfin devant la barbarie blanche, le «nombre pythagoricien» branché sur les astres aurait cédé devant le «nombre blanc» de la vilaine démocratie. *Oubliées la complexité européenne, la différence entre démocratie et démagogie, entre Jaurès et Hitler, entre la démocratie chrétienne belge et la philosophie des Lumières! Oubliée la colla-*

*boration d'une certaine aristocratie tutsi avec les colonisateurs européens!*

Pourtant la richesse de l'histoire l'emporte sur la mystification du romancier. Le passé du Rwanda est passionnant, même sans invasion extraterrestre.

**L**ES OCCIDENTAUX se sont longtemps acharnés à attribuer les forteresses de Zimbabwe à des conquérants phéniciens. Dans le même esprit, les voyageurs anglo-saxons ou allemands qui découvrirent, au cours des années 1860-1890, dans «les ténèbres de l'Afrique» les royaumes des Grands Lacs, cristallisèrent l'hypothèse hamitique, forgée autour de la linguistique orientaliste et de la Bible, puis appliquée aux cultures africaines répondant mal au cliché du «nègre en tant que tel».

Hypothèse que l'ouvrage classique de Charles Seligman sur *Les races de l'Afrique*, réédité sans cesse de 1930 à 1960, a largement diffusée. Pour Seligman, les Hamites seraient des cousins des Sémites, dispersés en Afrique à partir du Proche-Orient et porteurs d'une civilisation supérieure. C'est ainsi que les Tutsi du Rwanda, considérés en bloc comme une aristocratie d'origine étrangère, furent rattachés soit à l'Égypte, soit à l'Éthiopie: dépeints comme des êtres «rougeâtres» et de tradition nomade, ils auraient curieusement oublié leur langue en pénétrant dans la zone bantoue.

Le Rwanda devint ainsi le terrain privilégié du mythe hamitique, sur la base d'une quadruple conviction: historique, biologique, culturelle et religieuse. Les légendes évoquant la fondation des royaumes furent interprétées à la lettre et les rois «tombés du ciel» assimilés à des conquérants «venus du nord». La très longue histoire du peuplement du Rwanda fut réduite à la chronique imaginaire de migrations fixées, au gré des fantaisies, entre le

dans la composition du peuplement. Autour de l'an 1000, l'agriculture s'intensifie (avec l'introduction du bananier), l'élevage se développe, mais aussi l'artisanat (avec les activités des salines et des fonderies). Il s'ensuit une forte croissance démographique. Après le XV<sup>e</sup> siècle se produit en revanche une crise écologique, qui fut aggravée sans doute par la concurrence entre espaces pastoraux et agricoles, liée à la diffusion de plantes d'origine américaine — du haricot notamment, qui n'est nullement un apogée primitif du Hutu.

Pression démographique, tensions écologiques et innovations économiques suffisent à expliquer l'émergence, au Rwanda, de structures étatiques et de nouvelles hiérarchies sociales. La reconstitution difficile de cette protohistoire est au moins aussi passionnante que le conte de fées d'une grande transhumance hamitique.

**L'**ORGANISATION politique du Rwanda a connu, elle aussi, plusieurs moments au cours des quatre derniers siècles. La monarchie que les militaires allemands et les pères blancs découvrirent vers 1900 n'avait pas été implantée par des fondateurs mythiques venus d'Éthiopie ou d'ailleurs. Kigwa, «tombé» du ciel en héros civilisateur, ou Gihanga, fondateur de toutes les dynasties de la région, sont des figures emblématiques à travers lesquelles le puissant Rwanda du XIX<sup>e</sup> siècle entreprit de fonder son antiquité et sa supériorité. Mais c'est seulement au XVII<sup>e</sup> siècle, après une période chaotique, qu'une des principautés de l'espace rwandais s'affirma réellement au centre du pays, au Nduga, imposant les succès du tambour-égide Kalinga et d'une dynastie issue du lignage tutsi des Banyiginya.

Le royaume s'agrandit alors peu à peu au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, vers l'est jusqu'à la Kagera et vers l'ouest jusqu'au lac Kivu, en annexant d'autres États rivaux gérés par des dynasties hutu ou tutsi, conquête intérieure analogue à celle des Capétiens en France, essor parallèle à celui du Burundi, au sud, et du Buganda, sur la rive nord du lac Victoria (si ce n'est qu'au Burundi, le groupe dynastique ganwa se situe en dehors des catégories tutsi et hutu, et qu'au Buganda ces catégories n'existent pas).

L'institution royale était d'abord religieuse, le mwami (le roi) étant un médium entre la nature et la société, véritable «frère» terrestre de Ryangombe, héros du culte initiatique. L'intronisation met certes en jeu du bétail et des tambours, mais aussi du sorgho, du miel, des marteaux de fer. Le roi est pasteur, il est aussi protecteur des récoltes et garant de la forge.

C'est surtout à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'une aristocratie essentiellement tutsi se cristallisa autour de ce pouvoir et que les identités sociales héréditaires que nous appelons aujourd'hui ethnies tendirent à prendre la forme de rangs hiérarchisés. Les travaux de Claudine Vidal, Catherine Newbury ou Jean Nkurikiyimfura ont bien montré cette évolution. La promotion politico-sociale s'accompagna dès lors de passages du statut de Hutu à celui de Tutsi. Des institutions consolidèrent peu à peu la prédominance des grands lignages «pastoraux»: le système des armées royales responsables aussi du bétail (d'où l'image des «armées bovines»), le contrat de clientèle pastorale (le *buhake*), qui tendit à devenir un système généralisé de protection et de promotion sociales, les réserves de pâturages dites *ibikingi*, véritables fiefs taillés au détriment des cultivateurs.

Le système complexe de l'administration royale (représentée dans

chaque région par trois types de chefs, pour la terre, pour le bétail et pour les armées), l'intégration des Hutu, des Tutsi et des Twa dans des clans communs, l'imbrication des activités agropastorales et l'unité culturelle et religieuses faisaient donc de l'ancien Rwanda une véritable proto-nation, historiquement construite et non parachutée de l'étranger.

**E**BAHIS DEVANT cette organisation au cœur de l'Afrique et imprégnés de leurs convictions raciales, les colonisateurs allemands, puis belges, mirent en place un régime d'administration indirecte. Ils s'appuyèrent sur l'aristocratie en place tout en «rationalisant» son fonctionnement et en l'épurant au maximum sur le plan ethnique. A la fin des années 1920, en particulier, le système des «trois chefs» fut aboli au profit d'une hiérarchie de chefs et de sous-chefs responsables de l'application des corvées coloniales. Les obligations dites «coutumières» furent standardisées et aggravées. Le contrat du *buhake*, cautionné par des justifications ethnologiques et par la pratique judiciaire, devint de plus en plus lourd et quasi obligatoire. Les sous-chefs, recrutés de façon quasi exclusive en milieu tutsi, devinrent les acteurs principaux de cette sorte de néoféodalisme colonial. Au nom d'une coutume prétendument restaurée, une dichotomie rigide fut instaurée entre «seigneurs tutsi» et «serfs hutu».

Cet ethnisme «scientifique» du colonisateur est soutenu par l'idéologie des missionnaires (de l'évêque Léon Classe notamment) qui comptaient sur l'appui des chefs pour convertir les Rwandais en masse et virent dans la structure aristocratique existante une garantie d'ordre social et moral. Les Tutsi, étant «faits pour gouverner», furent privilégiés systématiquement dans

XIe et le XVIIIe siècle. L'anthropométrie, appliquée à des échantillons sélectionnés en fonction d'idéaux types physiques où se mêlaient anatomie et a priori esthétiques, réduisit, jusque dans les années 1950, les anciennes catégories de la société rwandaise à des races: «Hamites (...) au nez droit, à la taille fine et au teint clair (...) des Européens noirs» (expressions ressassées dans les écrits missionnaires et coloniaux, et répandues jusqu'à nos jours dans la grande presse), «nègres bantous... au nez épaté, aux lèvres épaisses, brachycéphales au caractère d'enfant», Pygmées à l'état de hordes animales. Faute de différences linguistiques et culturelles, une caractérogénie sommaire fut appliquée: les Tutsi, des seigneurs «intelligents et fourbes», face aux Hutu, des paysans «moins malins et plus spontanés», faits pour obéir. Les «Hamites», en fonction de leur origine éthiopienne (selon l'ouvrage classique du Père Pagès publié à Bruxelles en 1933, *Un royaume hamite au centre de l'Afrique*), se virent attribuer la tradition du dieu unique et furent perçus dès lors comme de véritables pierres d'attente vivantes de l'évangélisation.

Cette idéologie aliénante, source de discriminations et de frustrations, imprégna la première génération instruite du Rwanda. Même l'abbé Alexis Kagame, excellent connaisseur des traditions de l'ancien royaume et grand informateur de Paul del Perugia, se refusait à récuser cette idéologie gobinienne, contredite par les travaux de la nouvelle génération des historiens rwandais.

**C**ETTE QUÊTE illusoire des «origines» correspond à une vision étriquée de la profondeur et de la richesse du passé africain. Le tableau ethnologique du Rwanda «traditionnel» tel qu'il se présentait au début du siècle (standardisé en 1954 par l'anthro-

pologue belge Jacques Maquet dans son ouvrage *Le système des relations sociales dans le Rwanda ancien*) est un trompe-l'œil. Il masque l'histoire d'un peuplement vieux de plus de deux mille ans. Il gomme le chemin ayant conduit à la maîtrise d'un environnement montagneux «interlacustre», diversifié et fluctuant, où s'est inscrite, il y a quelques siècles seulement, une construction politique parmi d'autres, le royaume du Rwanda.

Les systèmes agricoles, les pratiques pastorales, l'exploitation du milieu végétal, la fonte des métaux ont, dans la région des Grands Lacs, une histoire beaucoup plus ancienne que celle d'un Etat, et l'historien rwandais Emmanuel Ntezimana a pu récuser à juste titre le monopole de l'invention du sorgho, de la vache, de la céramique ou du fer, que tend à s'arroger tel ou tel groupe de la société rwandaise contemporaine.

Au début de notre ère, des populations bantu, au contact d'autres groupes linguistiques, à la lisière de zones de forêts et de prairies, élaborèrent une agriculture capable de combiner les plantations de tubercules, la culture du sorgho (avec un outillage en fer maîtrisé depuis plusieurs siècles) et l'élevage. Les bovins de type sanga, un croisement typiquement africain des anciens taurins et des zébus, étaient connus très anciennement jusqu'au sud du Zambèze — nul besoin de se perdre dans des rêveries mésopotamiennes.

Dès cette époque reculée, la civilisation des Grands Lacs apparaît complexe. Elle va connaître encore des mutations aux alentours du Xe siècle, puis aux XVIe-XVIIIe siècles, qui, d'après les travaux les plus récents des archéologues, découlent d'innovations socio-économiques liées à des variations du climat, plus que de bouleversements

**Les Européens ont inventé les Tutsi comme race «faite pour gouverner»**